# Le DSV repose sur des paradoxes :

* Tout d'abord en liaison avec le postulat de **« servitude volontaire »,** qui fonctionne comme un oxymore.

Le terme français actuel de « soumission » serait plus adéquat pour qualifier cette situation d'adhésion à la servilité, mais La Boétie ne l'emploie pas.

C'est effectivement une situation paradoxale, contraire à la nature essentielle de l'homme qu'il décrit : elle renvoie à un concept anachronique pour l'époque, celui du masochisme. « C'est la peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge ».

La raison profonde de cette situation, c'est notre condition profonde tellement dénaturée que nous avons fini par oublier que la liberté nous est un besoin vital. (En lien avec la coutume, la fausse dévotion, etc)

* Un autre paradoxe apparaît à la lecture, celui du **nombre**.

Le sous-titre du DSV est effectivement « Contr'Un ». Comment un seul individu peut-il asservir tout une nation ?

Dans sa recherche d'exempla, La Boétie nous montre que, dans l'histoire, il est arrivé qu'un petit nombre d'individus arrive à renverser un nombre beaucoup plus grand d'ennemis, parce qu'ils avaient la rage de préserver leur liberté à tout prix.

Le peuple est donc bien dans la volonté de rester asservi.

Le peuple a donc perdu le sens, a perdu l'usage de la raison ; cela révolte La Boétie et le pousse à durcir le caractère virulent et ironique de son argumentation.

Par ailleurs, la solitude du tyran bénéficie, dans cette structure pyramidale du pouvoir que La Boétie montre très bien, de tous ces « tyranneaux » qui s'agglutinent autour de lui pour espérer bénéficier de privilèges et de richesses.

Il y a donc bien trois forces de tensions en présence : le tyran, le peuple et les courtisans.

* Dernier paradoxe, tout aussi percutant que les deux premiers : le tyran se croit fort, en fait il est **faible**.

La force du tyran lui est délibérément donnée par le peuple. Comme nous l'avons déjà vu dans un des précédents cours, le tyran n'a que deux yeux et deux bras, comme nous tous. Pour La Boétie, toujours dans un souci de comparaisons très concrètes, c'est la multitude qui donne au tyran tous ces yeux et tous ces bras avec lesquels il observe les moindres faits et gestes de ses sujets et multiplie les châtiments.

La stratégie du tyran est donc d'affaiblir le peuple, de « l'avachir » par des douceurs, afin de lui ôter toute l'énergie de se rebeller. Et, parallèlement à cela, il tente de susciter la dévotion en s'octroyant une dimension sacrée, comme nous l'avons déjà vu.

Le tyran n'a aucun ami, et il doit en tout premier lieu se méfier des bien-nés et des savants qui sont les mieux à même de détecter ses supercheries :

Ainsi, nous dit La Boétie, le Grand Turc avait compris que « les livres et la doctrine donnent, plus que toute autre chose, aux hommes le sens et l'entendement de se reconnaître et d'haïr la tyrannie. »

## Une analyse sociologique :

* Le poids de la coutume :

Le peuple est de lui-même amené à considérer comme juste et pérenne une situation qu'il devrait normalement percevoir comme intolérable. Les hommes vivent selon un schéma grégaire ; l'éducation ne permet pas à l'individu de s'émanciper, bien au contraire. Ainsi, de la pratique religieuse va naître l'idée de la dimension sacrée du Monarque, avec une relation de dévotion entre le peuple et lui, ce qui, évidemment, contribue à renforcer son pouvoir.

La Boétie n'est pas le seul à évoquer, à son époque, la force de la coutume : on trouve par exemple des allusions similaires dans l'oeuvre de Montaigne. Au livre I chapitre 23 des Essais on peut ainsi lire : « Celui me semble avoir très bien conçu la force de la coutume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village, ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance, et continuant toujours à ce faire, gagna par l'accoutumance que, tout grand bœuf qu'il était, elle le portait encore. Car c'est à la vérité une violente et traîtresse maîtresse d'école que la coutume. »

* L'homme convoite en priorité des biens matériels :

Sous le poids de ces instincts qui font tomber les hommes dans la bassesse morale, La Boétie nous dit que « avec la liberté se perd tout en un coup la vaillance. »

De cette corruption générale le tyran est loin d'être exempt : le royaume, en effet, est pour le Monarque, un « Bien personnel » dont il a le loisir de disposer à sa guise.

Le peuple est décrit comme un ventre, mais cette métaphore ogresque convient également à celui qui installe la tyrannie ; ainsi, dans son œuvre intitulée « Historiettes », Tallemant des Réaux (1619-1692) nous dit : « le peuple a toujours de la vénération pour ceux qui le mangent. »

* Une société très fortement hiérarchisée :

Le peuple croule sous le poids d'une structure politique pyramidale, au sein de laquelle certains tentent de s'enrichir à ses dépends : la noblesse, le clergé et une partie de la bourgeoisie des villes.

Il s'agit d'une construction puissante de laquelle le peuple ne peut en aucun cas sortir, il se retrouve ainsi « encagé », pris au piège de ceux qui « coquinent » et « mendient la faveur ».

Ici, on voit que La Boétie est très dur à l'égard des courtisans, prenant le contre-pied de certains auteurs contemporains de la Renaissance, comme Rabelais avec « L'Abbaye de Thélème » issue de « Gargantua ».

*Dans* Gargantua*, Rabelais raconte comment Grandgousier, le père de Gargantua, remercie*

*Frère Jean d’avoir combattu à ses côtés contre Picrochole, en lui offrant une abbaye qu’il*

*organiserait à sa manière.*

Toute leur vie était dirigée non par les lois, des statuts ou des règles, mais selon leur volonté et leur libre-arbitre. Ils sortaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur en venait. Nul ne les éveillait, nul ne les forçait ni à boire, ni à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi en avait décidé Gargantua. Toute leur règle tenait en cette clause :

FAIS CE QUE VOUDRAS,

car des gens libres, bien nés, bien éduqués, vivant en honnête compagnie, ont par nature un instinct et un aiguillon qui pousse toujours vers la vertu et les éloigne du vice ; c'est ce qu'ils nommaient l'honneur. Ceux-ci, quand ils sont écrasés et asservis par une vile sujétion ou une contrainte, se détournent de la noble passion par laquelle ils tendaient librement à la vertu, afin de démettre et d’enfreindre ce joug de servitude ; car nous entreprenons toujours les choses défendues et convoitons ce qui nous est refusé.

Grâce à cette liberté, ils entrèrent en une louable émulation pour faire tous ce qu'ils voyaient plaire à un seul. Si l'un ou l'une disait : " Buvons ", tous buvaient. S'il disait : "Jouons ", tous jouaient. S'il disait : "Allons nous ébattre dans les champs ", tous y allaient. Si c'était pour chasser au vol ou à la courre, les dames, montées sur de belles haquenées1, avec leur palefroi2 richement harnaché, portaient chacune sur leur poing joliment ganté un épervier, ou un lanier, ou un émerillon3 ; les hommes portaient les autres oiseaux. Ils étaient tant noblement instruits qu'il n'y avait parmi eux personne qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments de musique, parler cinq ou six langues et en celles-ci composer, tant en vers qu'en prose. Jamais ne furent vus chevaliers si preux, si nobles, si habiles à pied et à cheval, plus vigoureux, mieux remuant, maniant mieux toutes les armes. Jamais ne furent vues dames si élégantes, si mignonnes, moins fâcheuses, plus doctes à la main, à l'aiguille, à tous les actes féminins honnêtes et libres, qu'étaient celles-là. Pour cette raison, quand le temps était venu pour l'un des habitants de cette abbaye d'en sortir, soit à la demande de ses parents, ou pour une autre cause, il emmenait une des dames, celle qui l'aurait pris pour son dévot, et ils étaient mariés ensemble ; et ils avaient si bien vécu à Thélème en dévotion et amitié, qu'ils continuaient d'autant mieux dans le mariage; aussi s'aimaient-ils à la fin de leurs jours comme au premier de leurs noces.

1 Jument.

2 Cheval de grande valeur.

3 Oiseau de proie.

RABELAIS, « GARGANTUA », 1535

La Boétie dénonce à n'en pas douter un système de Cour qui perdurera bien après lui et qui trouvera son expansion la plus significative sous Louis XIV à Versailles.

Il ne faut pas néanmoins commettre le contre-sens de considérer La Boétie comme un démocrate ; il est très sévère envers la tyrannie, qu'il nomme et qu'il définit, mais il n'exclut pas qu'un « bon roi » puisse exister : celui qui fait preuve d'une « grande prévoyance » pour garder ses sujets, une « grande hardiesse » pour les défendre et un « grand soin » pour les gouverner. On voit ici que la fonction du Roi est protectrice, voire paternaliste envers son peuple.